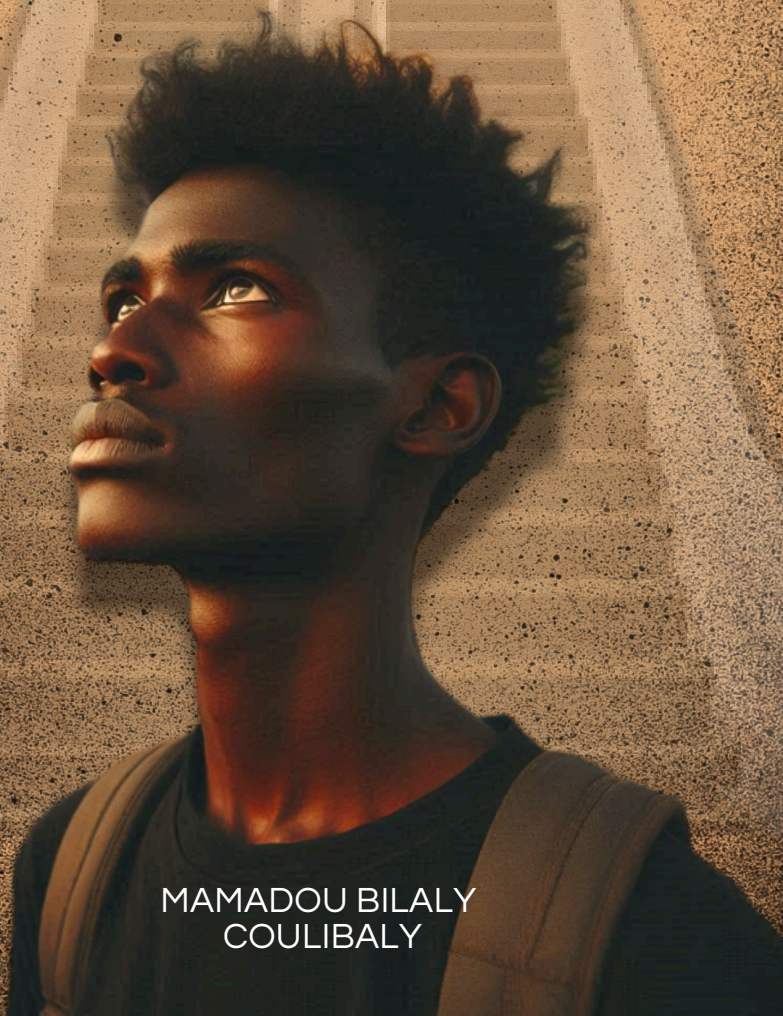


L'ESCALATOR DE L'ENFER

L'ODYSSÉE D'UN MIGRANT REPENTI



MAMADOU BILALY
COULIBALY

"Le véritable exil n'est pas celui des terres lointaines, mais celui du cœur qui se brise à chaque pas vers l'inconnu, pourtant, la volonté de réussir chez soi est une plus grande force que celle d'aller ailleurs."

Rien ne vaut le fruit de notre imagination !

Sommaire

Préface	2
I - Le jour où tout a basculé	6
II - Fuir pour ne pas périr	10
III - La route de l'amertume	15
IV - Se terrer sous l'ombre du nord	20
V - L'enfer maritime	24
VI - Les rêves écrasés sur les murs de Paname	29
VII - Retour à la case départ	33
VIII - La Redemption Tounka	36
IX - Le triomphe des résilients	39
X - L'escalator de l'enfer	41

L'ESCALATOR DE L'ENFER

L'ODYSSÉE D'UN MIGRANT REPENTI

Préface

Il y a des histoires qui se racontent à la lueur d'un feu de camp, des récits transmis de génération en génération pour rappeler les épreuves, les sacrifices, et les triomphes de ceux qui nous ont précédés.

L'escalator de l'enfer : L'odyssée d'un migrant repent est l'une de ces histoires. Une histoire fictive qui se veut un miroir, reflétant les réalités brutales du parcours migratoire tout en invitant à la réflexion sur les véritables raisons qui poussent un individu à tout abandonner pour une promesse d'ailleurs. Ce récit, fruit de l'imagination, se veut également un message dissuasif contre l'immigration.

Tounka, notre protagoniste, est un jeune Peulh malien, né au cœur du pays Dogon, dans la petite ville de Dourou. Issu d'une famille modeste mais respectée, Tounka grandit à l'ombre du fleuve Niger, entouré par la beauté sauvage de la nature et le riche héritage culturel de son peuple. Cependant, comme beaucoup de jeunes de sa génération, il rêve d'un avenir qui semble inaccessible dans sa terre natale, et c'est ce rêve qui va le pousser à entreprendre une odyssée périlleuse à travers des terres inconnues.

L'histoire de Tounka n'est pas seulement celle d'un individu, mais celle de milliers d'âmes qui, chaque jour, prennent le chemin de l'exil, poussées par l'espoir d'une

vie meilleure, mais souvent rattrapées par la dure réalité du monde. Ce livre est un hommage à ces anonymes, à ces migrants qui, malgré les dangers, choisissent de tout risquer pour une vie digne de ce nom. À travers les dix chapitres de ce livre, vous serez plongés dans un voyage qui s'étend sur six ans, de la savane malienne aux rues froides de Paris, en passant par les déserts brûlants et les mers impitoyables.

Chaque étape du voyage de Tounka est un pas de plus dans l'enfer qu'est la migration clandestine. Ce livre n'adoucit pas la réalité, il la montre telle qu'elle est : brutale, impitoyable, mais aussi pleine d'espoir et de résilience. Car même dans les moments les plus sombres, Tounka trouve la force de continuer, de croire en un avenir meilleur, même lorsqu'il semble que tout est perdu.

Ce récit vous invite à marcher aux côtés de Tounka, à ressentir sa peur, son espoir, ses doutes. Vous serez témoin de la trahison de ceux en qui il avait confiance, de la solidarité inattendue de parfaits inconnus, et de la détermination sans faille de ce jeune homme qui, malgré tout, refuse de renoncer. L'écriture se veut à la fois littéraire et journalistique, une combinaison qui permet de capturer l'essence même du parcours migratoire, avec ses défis humains, politiques et sociaux.

Mais *L'escalator de l'enfer* n'est pas seulement une histoire de souffrance et de lutte. C'est aussi une histoire de renaissance et de succès. Tounka, bien qu'il ait perdu tout ce qu'il possédait en chemin, découvre en lui-même une force insoupçonnée. Après des années de combat, il réussit non seulement à se relever, mais à prospérer en créant une start-up innovante qui transforme la vie de nombreux éleveurs africains. Il montre ainsi que la réussite peut aussi se trouver chez soi, là où l'on a ses racines, et que le succès n'est pas seulement une question de géographie, mais de résilience et d'ingéniosité.

Le livre se termine sur une note d'espoir. Tounka, devenu un homme riche et respecté, ne se contente pas de savourer sa réussite personnelle.

En tournant les pages de ce livre, vous comprendrez que l'histoire de Tounka est celle de nombreux jeunes Africains. Ce livre est une invitation à comprendre les véritables motivations derrière la migration, à ressentir la douleur de l'exil, et à voir la lumière qui brille au bout du tunnel. C'est un appel à l'empathie, à la solidarité, et à l'action.

L'escalator de l'enfer : L'odyssée d'un migrant repent n'est pas seulement une lecture, c'est une expérience. Une expérience qui vous marquera, qui vous fera réfléchir, et qui, je l'espère, vous poussera à agir pour un monde où chacun peut réussir chez lui, sans avoir à risquer sa vie pour un avenir incertain.

Ce livre est un témoignage, un cri du cœur, et un hommage à ceux qui n'ont pas eu la chance de raconter leur histoire.

Alors, préparez-vous à suivre Tounka dans cette odysée, car son histoire est celle du courage, de la persévérance, et de l'espoir.

Le jour où tout a basculé

Le soleil se levait à peine sur Dourou, une petite ville nichée au cœur du pays Dogon, lorsque Tounka se réveilla ce matin-là. C'était une journée qui s'annonçait ordinaire, baignée par la chaleur familière du Sahel et le chant des oiseaux qui s'élevaient au-dessus des champs arides. Pourtant, une tension imperceptible flottait dans l'air, comme si le destin s'appêtait à bouleverser la vie de ce jeune homme.

Ce vendredi, il avait en tête les révisions pour le baccalauréat en sciences exactes, une échéance qui approchait à grands pas. Son rêve de devenir développeur informatique l'habitait depuis toujours, nourri par une passion tenace.

Ce jour-là, son père, Ahmed, était revenu après plusieurs semaines passées avec le bétail le long des rives du fleuve. La saison sèche forçait les éleveurs peulhs à chercher des pâturages éloignés pour leur bétail. La famille de Tounka, bien qu'aisée en têtes de bétail, menait une existence modeste mais heureuse. Leur maison, simple mais chaleureuse, était un lieu de partage où sa mère, Ma, veillait avec amour sur ses enfants. Sa petite sœur, Kya, et son frère cadet, Bouba, apportaient leur insouciance et leurs rires, remplissant la maison de vie.

La matinée s'écoulait tranquillement. Tounka, perdu dans ses pensées, traversa les ruelles de Dourou, saluant au passage les visages familiers des passants. Pour lui, l'école était un sanctuaire, un refuge où il pouvait s'évader des réalités parfois rudes de la vie quotidienne, et se projeter dans un avenir qu'il espérait meilleur.

Mais ce jour-là, une ombre sinistre planait sur Dourou. À des kilomètres de là, un groupe de djihadistes armés s'était réuni, nourrissant une seule idée : semer la terreur. Depuis des mois, ces hommes, jadis maîtres d'une région vaste et impitoyable, voyaient leurs rangs décimés par les forces maliennes. Humiliés et acculés, ils cherchaient à frapper là où cela ferait le plus mal. Leur cible ce jour-là : Dourou.

Tounka était à l'école lorsque tout bascula. Les djihadistes, montés sur des motos rugissantes, s'étaient approchés de la ville sous le prétexte d'acheter du bétail. La ruse était simple, mais terriblement efficace. Ahmed, confiant, s'éloigna de la ville avec quelques hommes, persuadé de conclure une bonne affaire. Mais il ignorait qu'il marchait vers sa fin.

L'attaque fut brutale, impitoyable. Le bétail, ces précieux animaux symboles de la richesse et de l'honneur de la famille, fut emporté comme un vulgaire butin. Les champs, sources de vie, furent incendiés. Mais le pire était encore à venir.

Les djihadistes, désireux de marquer les esprits, capturèrent Ahmed. Ils le forcèrent à s'agenouiller devant une caméra, un de ces appareils modernes qui leur permettait de propager la terreur bien au-delà des frontières.

Ignorant encore le sort tragique de son père, Tounka se connecta comme à son habitude sur les réseaux sociaux pendant une pause à l'école. Les nouvelles d'une attaque à Dourou se répandaient déjà comme une traînée de poudre. Tremblant, il cliqua sur une vidéo sur Twitter. Ce qu'il vit le marquera à jamais. Son père, son pilier, était là, agenouillé, entouré de ses bourreaux. Tounka reconnut immédiatement Ahmed. Puis, dans une horreur glaciale, il le vit se faire égorger, froidement, sans une once de pitié, sous les yeux du monde entier.

Le choc fut tel que Tounka sentit son souffle se couper. Les murs de l'école semblaient se refermer sur lui. Son avenir, autrefois si prometteur, venait de s'effondrer en un instant. Il se figea, comme plongé dans une autre dimension, une dimension inconnue des scientifiques, où son âme observait, impuissante, son corps subissant la tragédie. Le monde s'était soudainement rétréci, réduit à ce seul moment d'horreur, de douleur. Il voyait sa vie, ses rêves de devenir développeur, s'évaporer en même temps que le corps sans vie de son père s'effondrait sur le sol.

La nouvelle se répandit rapidement dans tout Dourou. Ma, en apprenant la mort de son époux, s'effondra de chagrin. Kya et Bouba, trop jeunes pour comprendre pleinement la gravité de la situation, furent tout de même submergés par la détresse ambiante. Leur monde venait de basculer dans un abîme de douleur et de perte.

Dévasté, Tounka comprit que rien ne serait plus jamais comme avant. La terreur qui avait frappé sa famille n'était pas seulement physique, elle était psychologique. C'était une attaque contre leur identité, leur existence même. Les détails des funérailles, les salutations des voisins, les prières des imams de la ville... tout cela se brouillait dans son esprit, son âme toujours prisonnière de cette dimension inconnue. À cet instant précis, il réalisa que son avenir ne se jouerait plus dans les salles de classe, mais dans une lutte pour la survie, car désormais, à 18 ans, il était le chef de famille.

Fuir pour ne pas périr

Tounka ne le savait pas encore, mais les jours qui suivirent l'attaque allaient être cruciaux. La ville tout entière était en état de choc, et beaucoup d'amis et camarades de son père se demandaient ce que l'avenir leur réservait. L'insécurité régnait, et la peur d'une nouvelle attaque hantait les esprits. Chaque jour, des rumeurs circulaient : des jeunes hommes étaient enlevés de force pour rejoindre les rangs des djihadistes, sous peine de voir leurs familles exterminées.

Un autre rêve hantait les pensées de Tounka depuis des mois, plus intime, plus brûlant. Ce rêve, c'était Maryam. Elle avait 18 ans, tout comme lui, et depuis leur enfance, ils partageaient des moments de complicité, des promesses silencieuses échangées dans le regard. Maryam, avec ses yeux sombres et son sourire timide, faisait battre le cœur de Tounka d'une manière qu'il n'avait jamais ressentie auparavant. Mais leur amour était désormais impossible.

Les parents de Maryam avaient d'autres plans pour elle depuis la disparition tragique de son père. En secret, ils l'avaient promise à un homme d'affaires d'une quarantaine d'années, riche mais bien plus âgé qu'elle. C'était une alliance de convenance, un moyen d'assurer la sécurité financière de la famille. Tounka le soupçonnait depuis qu'elle ne lui avait pas rendu visite après les funérailles.

Il savait déjà qu'il ne pouvait rien y faire. Le mariage approchait, emportant avec lui les derniers espoirs d'un avenir avec celle qu'il aimait.

Un soir, alors que Tounka tentait de trouver un semblant de sommeil, un de ses amis les plus proches, Amadou, vint lui rendre visite. Amadou était plus âgé, un jeune homme rêveur au regard perçant et à la crédibilité douteuse, qui avait toujours des histoires à raconter, des rêves d'ailleurs qu'il partageait avec passion. Mais ce soir-là, son visage était grave. « Tounka, on ne peut pas rester ici. Tu le sais, n'est-ce pas ? » commença Amadou, sa voix empreinte d'une inquiétude sincère. « Nous n'avons plus rien. Les djihadistes reviendront, et cette fois, ils ne se contenteront pas de prendre nos biens. Ils nous prendront nous aussi. »

Les mots de son ami faisaient écho aux propres craintes de Tounka. Il se posait la question : *Comment rendre ma famille heureuse ?* La réalité de leur situation était inéluctable. Trois choix se dessinaient devant lui, chacun plus terrible que l'autre.

Le premier, rejoindre les rangs des terroristes pour sauver sa famille de nouvelles représailles. Mais l'idée de se battre aux côtés de ceux qui avaient tué son père lui était insupportable.

Le deuxième choix, rester. Rester à Dourou, tenter de reconstruire ce qui pouvait l'être, tout en sachant que le danger était toujours présent.

Mais que leur restait-il vraiment ? Le bétail, leur principale source de richesse, avait été emporté. La maison, bien que toujours debout, n'était plus qu'un triste rappel de ce qu'ils avaient perdu. Être un quelconque invité au mariage de Maryam avec un homme qu'elle n'aimait pas. Et la peur, elle, était omniprésente, une ombre menaçante qui les suivait partout. Quel travail faire si jeune, lui qui n'avait d'autre prédilection que les études.

Enfin, le troisième choix, fuir. Quitter cette terre qui ne leur offrait plus que douleur et désolation, et partir à la recherche d'un avenir meilleur comme le lui avait suggéré Amadou. C'était une idée qui avait germé dans l'esprit de Tounka depuis le jour où il avait vu son père mourir. Fuir pour espérer. Fuir pour vivre. Mais partir signifiait laisser derrière lui tout ce qu'il avait connu, tout ce qui faisait de lui ce qu'il était.

Amadou le regarda avec insistance, comme s'il lisait dans ses pensées. « Tounka, je sais que c'est dur. Ah Franci, Paris... la France, c'est un autre monde. Là-bas, on peut trouver du travail, gagner de l'argent, envoyer de quoi faire vivre nos familles. Là-bas, on a une chance de recommencer, tu pourras même envoyer ton frère Bouba y étudier. »

La France. Ce nom évoquait tant de choses, un pays lointain, presque mythique, où tout semblait possible. Tounka en avait entendu parler, bien sûr. Les histoires des hommes du village qui étaient partis, certains

revenant avec des richesses, d'autres ne revenant jamais. Mais ce rêve était-il accessible pour lui, un jeune Peulh de Dourou, qui n'avait jamais quitté le sol malien et dont la vie avait été réduite à néant en l'espace de quelques heures ?

Amadou continua, son regard toujours rivé sur Tounka. « J'ai entendu parler de réseaux, des gens qui peuvent nous faire traverser, nous emmener jusqu'à la Méditerranée. Ce ne sera pas facile, mais c'est possible. Et une fois là-bas, une fois en France, on pourra peut-être refaire notre vie. »

Ces mots résonnèrent dans l'esprit de Tounka comme une lueur d'espoir dans une nuit noire. Mais il savait aussi que ce chemin était parsemé de dangers, de souffrances, de sacrifices. Partir signifiait tout abandonner : sa famille, ses amis, sa terre. Mais rester signifiait se résigner à une existence de peur et de pauvreté, ou pire, à une mort certaine.

Pendant des jours, Tounka resta plongé dans ses pensées, pesant les options qui s'offraient à lui. Il voyait le visage de sa mère, creusé par le chagrin, les yeux pleins d'angoisse pour l'avenir de ses enfants. Il voyait Kya et Bouba, innocents, inconscients du fardeau qui pesait sur ses épaules. Ils comptaient sur lui, leur grand frère, pour les protéger, pour leur offrir un avenir. Il comprit à cet instant que, dans notre existence, au moins une fois, la vie nous impose des choix, des trajectoires non voulues mais décidées malgré nous.

Si le jeune homme hésitait à prendre cette décision cruciale pour son avenir, c'est bien l'annonce du mariage de Maryam qui fut le déclic.

Finalement, une décision mûrit en lui, doucement, mais sûrement. Il savait ce qu'il devait faire, même si cela lui déchirait le cœur. Il allait partir. Pour eux. Pour sa famille. Pour honorer la mémoire de son père, Ahmed, qui avait toujours voulu le meilleur pour ses enfants, en tout cas, c'est ce qu'il se disait pour se rassurer.

Il n'avait pas le choix. Tounka se dit qu'il valait mieux affronter l'inconnu, avec l'espoir ténu d'une vie meilleure, que de rester dans un passé qui ne lui offrait que désespoir.

La route de l'amertume

Tounka avait fait son choix. Quitter Dourou, sa ville natale, pour un voyage incertain vers l'inconnu était une décision irrévocable. Bien que son cœur soit lourd, l'espoir, même fragile, d'un avenir meilleur surpassait la peur qui l'habitait. Avec quelques affaires, des économies précieuses, et la bénédiction silencieuse de sa mère, il prit la route, laissant derrière lui une terre empreinte de souvenirs et de douleur.

Son premier objectif était Bamako, la capitale du Mali, où il espérait trouver un moyen de continuer vers la Mauritanie. La route jusqu'à Bamako était longue et épuisante. Tounka traversait des paysages familiers, mais leur beauté lui semblait désormais cruelle, rappelant sans cesse ce qu'il laissait derrière. Chaque village traversé évoquait une vie simple et paisible qu'il aurait pu mener, une vie volée par la violence.

À Bamako, Tounka se retrouva rapidement perdu dans l'agitation de la ville. Ici, la vie était plus rapide, plus impitoyable. Les habitants, pressés et peu enclins à aider un jeune homme comme lui, le laissaient à son errance. Il chercha désespérément le contact que lui avait donné Amadou, quelqu'un qui pourrait l'aider à poursuivre sa route. C'est ainsi qu'il fit la rencontre d'Abdoulaye, un Malien originaire de la région de Mopti, qui se présenta comme un guide capable de l'aider à traverser la frontière.

Abdoulaye, avec son assurance et sa manière convaincante, inspira confiance à Tounka. Il promettait une traversée simple et sans encombre vers la Mauritanie. Le coût, bien sûr, était élevé, mais les paroles d'Abdoulaye étaient si rassurantes que Tounka y vit une solution à ses problèmes. Avec les quelques billets qu'il avait, il paya Abdoulaye, convaincu qu'il tenait là son billet pour une nouvelle vie.

Cependant, les jours suivants furent un rude réveil. Dès qu'ils quittèrent Bamako pour entamer la traversée du Sahara malien, Abdoulaye changea de comportement. Il devint distant, moins attentionné. Tounka comprit rapidement qu'il avait été dupé. Abdoulaye, loin d'être le guide expérimenté qu'il prétendait, n'avait aucune intention d'accompagner Tounka jusqu'en Mauritanie. En plein désert, il le fit descendre du bus, emportant avec lui les dernières économies de Tounka. Avant de partir, il lui lança, avec un sourire cruel : « Tu es très naïf, mais t'inquiète, la vie va t'apprendre, à commencer par ce désert. »

Malgré tout, Tounka savait qu'il ne pouvait pas revenir en arrière. Pas comme ça, pas les mains vides, sans avoir vu Paris de ses propres yeux. Chaque difficulté rencontrée, chaque perte subie, renforçait sa détermination. Il comprit qu'il ne devait se fier à personne et que sa survie dépendait de sa propre résilience.

Seul, désorienté, et sans argent, Tounka se retrouva abandonné dans l'immensité du Sahara. La chaleur accablante, le sable brûlant sous ses pieds, et la soif qui commençait à se faire sentir ne faisaient qu'accentuer la désolation qui l'entourait. Chaque pas devenait une lutte, non seulement contre l'épuisement physique, mais aussi contre le désespoir qui menaçait de l'engloutir.

Guidé par un instinct de survie primal, Tounka continua d'avancer. Dans la soirée, il atteignit finalement la frontière mauritanienne. Mais son épreuve était loin d'être terminée. À la frontière, il fut confronté à une nouvelle réalité. Les officiers mauritaniens, peu enclins à laisser passer un jeune homme sans papiers ni argent, le traitèrent avec mépris. Chaque interaction était un rappel brutal de sa condition d'étranger, d'indésirable. C'était à Néma, une petite ville mauritanienne près de la frontière, où les officiers l'emmenèrent pour passer la nuit.

Cette nuit-là, Tounka ne ferma pas l'œil. Il pensait à sa famille, à Amadou, qui l'avait jeté dans la fosse aux lions avec Abdoulaye. Les mots d'Abdoulaye résonnaient dans sa tête : « Tu es très naïf, mais t'inquiète, la vie va t'apprendre, à commencer par ce désert. » Cruelle vérité, mais n'était-elle pas juste ? Ce qu'il ne savait pas encore, c'est que la gentillesse conseillée par sa mère lors de son départ allait lui sauver la vie pour la première fois.

Le lendemain matin, la police des frontières le réveilla tôt pour l'enregistrer. L'un des officiers, très proche d'une famille malienne de la ville, attendait habituellement le petit-déjeuner que cette famille lui apportait tous les matins à 6h. Mais ce jour-là, personne ne vint. Surpris, l'officier appela son ami malien, Karim, qui lui annonça, inquiet et agité : « Commissaire, salam... Brahim a disparu depuis ce matin. On ne sait pas où il est. » L'officier demanda à Karim de venir immédiatement au bureau pour coordonner les recherches.

Au bout du couloir, alors qu'il attendait son enregistrement, Tounka entendit : « Eh toi, viens ici, aucune aide n'est de trop. On cherche un petit de 5 ans et demi. » C'était à lui qu'on s'adressait. Le désert était particulièrement violent ce jour-là, un vent puissant soufflait. Mais Tounka, qui avait appris de son père à pister les animaux, savait comment suivre des traces. Il retrouva rapidement des empreintes menant vers le désert, jusqu'à un puits abandonné. Le petit Brahim, égaré dans le vent aveuglant, avait fini son chemin dans ce trou sombre.

Sans attendre, Tounka descendit dans le puits et trouva l'enfant inconscient, partiellement recouvert de sable mais sans blessure grave. Le sable, en comblant partiellement le puits, avait sauvé le petit garçon. Quand les secours arrivèrent, Tounka tenait Brahim dans ses bras, voyant en lui son propre petit frère, Bouba.

Ce geste émut toute une famille, toute une ville. Tounka n'était plus vu comme un migrant sans papiers, mais comme un homme au grand cœur. La famille malienne l'hébergea pendant une semaine. Comme son père le lui disait : "Le bienfait n'est jamais perdu !"

Karim, qui avait emprunté le même chemin que Tounka, vers la France, lui donna des renseignements précieux, des conseils et de l'argent pour tout le trajet jusqu'à Nouakchott. À mesure qu'il approchait de Nouakchott, Tounka se rendit compte que sa vision du monde avait changé. Les leçons apprises étaient dures, mais elles forgèrent en lui une nouvelle forme de sagesse. Il comprit que dans ce périple, la méfiance était une nécessité, que les apparences étaient souvent trompeuses, et que la bienveillance ne devait pas être attendue des autres, mais plutôt cultivée en soi.

Tounka atteignit finalement Nouakchott, où il suivit les consignes à la lettre. Il se rendit chez une famille riche, en contact avec Karim, où il passa un an en tant que domestique pour économiser suffisamment d'argent. Il appelait sa famille de temps en temps pour prendre des nouvelles. On lui apprit même que son amoureuse Maryam venait de se marier, mais son esprit était ailleurs. Ce sourire qu'il arborait à cet instant, il ne savait pas encore, serait l'un des rares de tout son périple.

Se terrer sous l'ombre du nord

Tounka ne s'était pas autant senti chez lui depuis son départ de Dourou, il y a un an et demi. C'était le moment de dire adieu à une famille qu'il avait appris à connaître, à aimer, et à protéger. Sa bienveillance avait été largement récompensée, et il avait désormais de quoi reprendre la route, riche en argent et en leçons de vie. Et dire que tout cela avait commencé par le sauvetage d'un petit garçon.

Son prochain objectif était Dakhla, une ville au sud-ouest du Maroc. Un réseau clandestin de passeurs pour subsahariens, aussi impitoyables que bien organisés, l'y attendait. Mais avant d'y parvenir, Tounka devait échapper aux premières patrouilles des gardes marocains, toujours vigilants à la frontière. Commence alors une série de cache-cache, de mensonges inventés de toutes pièces. Plusieurs fois, il faillit être capturé, mais la chance semblait être de son côté.

À l'entrée de Dakhla, un bus déposa Tounka et cinq autres subsahariens qu'il avait rencontrés en chemin. Les consignes étaient claires : attendre la nuit tombée. Sur la route, Tounka se sépara du groupe un instant pour aller uriner sous un arbre qu'il avait repéré durant l'après-midi.

Lorsqu'ils entrèrent finalement à Dakhla, le jeune Malien fut d'abord frappé par l'immensité du ciel et la beauté aride du désert environnant.

Mais derrière ce décor grandiose se cachait une réalité bien plus sombre. Il était loin de la lumière prometteuse de l'Europe, et, dans cette ville côtière du Sahara, son combat pour survivre ne faisait que commencer.

Dakhla, séduisante avec ses plages et ses dunes dorées, était pour Tounka un véritable labyrinthe de difficultés. Dès son arrivée, il chercha refuge dans les quartiers périphériques, loin des regards indiscrets. Les maisons de Dakhla, bâties en terre et en paille, offraient une protection rudimentaire contre le vent et la chaleur du désert. Les conditions de vie étaient précaires, et Tounka trouva un abri dans un bâtiment abandonné, partagé avec une trentaine d'autres migrants. L'insécurité y régnait en maître.

Il devait rapidement trouver une solution pour quitter cet environnement exécrable, au risque de tomber malade. Une autre peur grandissait en lui : il ne faisait plus confiance à personne, pas même au contact qu'il devait rencontrer. Après trois nuits passées dans ce lieu misérable, lors d'une pleine lune, le jour tant attendu arriva. Les rêveurs furent réveillés par des chuchotements en Darija. Un jeune homme de leur âge murmurait : « Ajiw bzrba, khodou hwayjkoum ! » Ils restèrent figés, pétrifiés par la peur.

Un homme d'une trentaine d'années arriva alors et dit d'un ton rassurant, presque sans accent marocain : « Bonsoir les amis. Hâtez-vous, l'embarcation part tout à l'heure ! »

Tounka le reconnut, tout le monde avait entendu parler de Khaled le passeur. Très réputé pour ses exploits et la confiance qu'il inspirait, il était aussi dans le viseur des autorités.

Tounka comprit immédiatement ce qui se passait. Sans perdre de temps, il attrapa ses deux petits sacs et sortit en hâte. Mais à peine eurent-ils le temps de réagir qu'ils entendirent des bruits inquiétants. Les officiers marocains avaient encerclé leur cachette. Il fallait fuir à tout prix !

Le jour se leva sur Dakhla. La bande était désormais dispersée, mais Tounka et cinq compagnons étaient parvenus à s'échapper hors de la ville. Certains avaient tout perdu, y compris leurs économies. Un Ivoirien, un peu plus âgé que Tounka, qu'il ne connaissait même pas, s'approcha de lui, la rage au ventre : « Eh toi, qu'est-ce que tu as dans ton sac ? » Sans attendre de réponse, il continua : « On ne va pas en rester là, je ne peux pas perdre tout mon argent comme ça. »

D'un simple signe du regard, les trois autres Ivoiriens se jetèrent sur Tounka, le rouant de coups. Le Guinéen Oumar, pour avoir tenté de secourir Tounka, subit lui aussi la violence de leurs poings et de leurs pieds. Ils fouillèrent les sacs de Tounka de fond en comble, mais ne trouvèrent que de vieux vêtements, des couvertures délavées, et des morceaux de pain.

Décus, les agresseurs s'en allèrent, laissant Tounka et son ami Oumar gisant sur le sol sec, sous le soleil

brûlant du Maroc. Quelques minutes plus tard, ils parvinrent à se relever, Tounka le visage ensanglanté, son t-shirt noir déchiré, les articulations en feu. Oumar, ayant déjà tout perdu dans la cachette, était moins blessé mais désespéré par la perte de son argent.

Le jeune Malien comprit alors que, dans les ombres du désert, les mains tendues pouvaient cacher des intentions bien sombres. D'une voix rauque et tremblante, Tounka dit à son acolyte : « Aide-moi à me lever. T'inquiète pas, ils n'ont rien trouvé. Tu te souviens de l'arbre sous lequel je suis allé pisser quand on est arrivés ? Allons-y, j'y ai caché mon argent. » Instantanément, le visage d'Oumar s'éclaira, l'espoir renaissant. Un sourire complice illumina leurs visages ensanglantés.

Ils récupérèrent le sac d'argent enfoui sous l'arbre et prirent la route du nord, direction Laâyoune. Ils devaient y retrouver un autre passeur, dont Karim leur avait parlé. Idriss, un Sénégalais, alimentait un réseau clandestin pour les migrants désireux de rejoindre les îles Canaries depuis le Maroc.

Une semaine après leur mésaventure à Dakhla, les voilà à Laâyoune, une ville marquée par son architecture moderne mêlée à des influences sahariennes. Ses vastes avenues bordées de palmiers, ses bâtiments administratifs imposants, et ses quartiers résidentiels en pleine expansion faisaient de Laâyoune un centre administratif et économique important, abritant une

L'enfer maritime

La nuit tombait, enveloppant la plage d'un voile de mystère et de crainte. Tounka et Oumar, accompagnés d'une quinzaine d'autres âmes perdues, attendaient en silence, le regard fixé sur la pirogue usée qui allait les mener vers une destinée incertaine. L'embarcation semblait fragile, presque en ruine, mais dans les yeux de ces hommes désespérés, elle était leur seul espoir, leur seule échappatoire. Chaque craquement du bois sous leurs pieds résonnait comme un présage funeste.

« Montez vite, pas de bruit ! » murmura Idriss, leur passeur, sa voix tranchante comme une lame dans la nuit.

Les hommes obéirent sans un mot, les yeux pleins de peur et d'espoir mêlés. La mer, sombre et houleuse, semblait attendre, prête à engloutir quiconque oserait la défier. Tounka, bien que terrifié, gardait une façade de calme pour son ami Oumar, dont le visage trahissait une anxiété croissante.

« Ça va aller, Oumar. On va s'en sortir, » chuchota Tounka en tentant de se convaincre lui-même autant que de rassurer son compagnon.

Ces derniers jours, Tounka avait appris à connaître Oumar, à comprendre la douleur qui se cachait derrière son sourire timide. Oumar avait quitté sa famille, une mère malade, des rêves brisés, pour se lancer dans cette quête d'un avenir meilleur.

Comme tant d'autres, il avait laissé derrière lui un passé lourd, espérant trouver sur l'autre rive un espoir, même infime, de rédemption.

Les premiers coups de rame déchirèrent le silence. La pirogue s'éloignait lentement de la plage, vers l'inconnu. La mer était capricieuse, les vagues se faisant de plus en plus violentes à mesure que la petite embarcation s'enfonçait dans l'obscurité. Chaque mouvement était une lutte, chaque vague un défi.

Les heures passèrent, interminables, et l'obscurité devenait oppressante. La mer, dans toute sa puissance, s'acharnait sur la pirogue, la secouant comme une feuille dans le vent. Les hommes, épuisés, tentaient de maintenir le cap, mais leurs forces s'amenuisaient à chaque instant. La peur s'infiltrait dans leurs cœurs, insidieuse, mais personne n'osait prononcer un mot.

Puis, le drame survint. Une vague, plus haute, plus violente que les autres, frappa la pirogue de plein fouet. L'embarcation bascula dangereusement, et dans un cri de terreur, plusieurs hommes furent projetés par-dessus bord. Tounka agrippa le bord de la pirogue de toutes ses forces, mais il sentit une main glisser de la sienne. Il tourna la tête juste à temps pour voir Oumar, son ami, son frère de route, disparaître dans les eaux noires. « OUMAR ! » hurla Tounka, son cri se perdant dans le vacarme des vagues.

Il plongea sans réfléchir, cherchant désespérément son ami dans les ténèbres. Mais la mer, impitoyable, ne laissait aucune chance. Les minutes s'étiraient en une éternité, chaque seconde un tourment. Finalement, épuisé, Tounka dut remonter à la surface, le cœur lourd de désespoir. Oumar était parti, emporté par la mer. Une douleur sourde envahit son être, un vide immense qu'aucun mot ne pouvait combler.

Les survivants, hébétés, s'accrochaient à ce qu'il restait de la pirogue. Le jour se levait lentement, dévoilant un horizon désespérément vide. La mer, calme maintenant, semblait presque paisible, comme si elle n'avait pas été le théâtre d'un drame quelques heures plus tôt.

Tounka, le cœur lourd, regardait autour de lui. Ils n'étaient plus qu'une poignée à avoir survécu, moins de la moitié de ceux qui avaient embarqué. Les visages étaient marqués par la peur, la fatigue, mais aussi par un sentiment d'abandon total. Pour eux, ce qui s'étendait devant n'était plus une terre promise, mais un désert d'incertitudes et de dangers.

Enfin, au loin, une forme se dessina. Les îles Canaries, porte d'entrée vers l'Europe. Mais pour Tounka, la vision de cette terre n'apportait plus le même réconfort. Il avait survécu, mais à quel prix ? La mer avait pris Oumar, et avec lui une part de son âme. Pourtant, il savait qu'il devait continuer, pour Oumar, pour ceux qui n'étaient pas arrivés, pour lui-même.

Quand ils touchèrent enfin terre, leurs corps épuisés et tremblants, Tounka se jura de ne jamais oublier Oumar. Il se souvenait des histoires que son ami lui avait racontées, des rêves qu'il n'accomplirait jamais, des sourires qu'il n'échangerait plus. Mais il n'avait pas le temps de s'attarder sur sa douleur. L'Espagne était encore loin, et la France, son but ultime, plus loin encore.

Sur la plage des Canaries, alors que le soleil se levait, Tounka se releva lentement. Ses jambes flageolaient, mais il tenait debout. Il savait que ce qui l'attendait serait encore plus dur, mais il était déterminé à ne pas abandonner. Il se tourna vers les autres, ceux qui avaient survécu, et leur dit simplement : « On doit continuer. »

Après avoir survécu à la traversée périlleuse vers les îles Canaries, Tounka parvint finalement à embarquer sur un bateau plus sécurisé en direction de l'Espagne. Le voyage, bien que marqué par une vigilance constante, fut bien moins éprouvant que l'enfer qu'il avait vécu en mer. Arrivé sur la côte espagnole, il se sentait soulagé mais savait que le plus dur restait à faire.

Pour atteindre Paris, Tounka n'eut d'autre choix que de voyager clandestinement. En se faufilant discrètement dans un train de nuit, il s'accroupit dans un coin sombre, évitant les contrôles des agents de sécurité.

Chaque arrêt de train était une épreuve de nerfs, son cœur battant à tout rompre à l'idée d'être découvert. Pourtant, sa détermination ne faiblit pas. Après plusieurs jours de trajet dans des conditions extrêmes, il atteignit enfin la capitale française. Là, sous les lumières de Paris, Tounka savait que son voyage touchait à une étape cruciale, mais que le chemin vers la stabilité et la sécurité restait encore incertain. Enfin Paris !

Les rêves écrasés sur les murs de Paname

Les lumières de Paris scintillaient comme des étoiles tombées sur une ville en perpétuel mouvement. Pour Tounka, elles représentaient à la fois une promesse de renouveau et une ironie mordante. La beauté éblouissante de la capitale française contrastait fortement avec la réalité brutale de son quotidien. Paris, avec ses boulevards illuminés et ses monuments majestueux, semblait être un décor inaccessible pour lui et pour tant d'autres comme lui, cherchant désespérément leur place dans ce monde étincelant.

Heureusement, un compatriote malien, Ousmane, ami de Karim—l'homme que Tounka avait rencontré en Mauritanie—lui offrit un refuge à Saint-Denis, une banlieue populaire de Paris. L'accueil chaleureux d'Ousmane, qui connaissait bien les difficultés des migrants, fut un réconfort précieux pour Tounka.

Dans ce modeste appartement, loin de l'éclat parisien, il trouva un semblant de sécurité. Ousmane lui trouva rapidement un emploi dans un restaurant local. Tounka s'attela à son travail avec détermination, lavant les assiettes et nettoyant les tables. Chaque centime gagné était précieux, envoyé à sa mère et à ses petits frère et sœur, qu'elle élevait seule. Malgré ses efforts, Tounka ne pouvait échapper à la réalité de son bonheur inachevé.

Tounka fut témoin de scènes déchirantes dans les recoins sombres de Saint-Denis. Des dizaines de migrants, comme lui, entassés dans des chambres minuscules qui n'avaient de "chambre" que le nom. Leurs lits de fortune étaient faits de matelas sales, jetés à même le sol, entourés de valises et de sacs plastiques contenant leurs maigres possessions. L'air y était lourd, étouffant, saturé de sueur et de désespoir.

Pour échapper aux contrôles de police, ces hommes et femmes s'accrochaient à des emplois invisibles aux yeux de la société : plongeurs dans des restaurants de nuit, éboueurs clandestins, ou encore manutentionnaires au noir sur les marchés. Exploités par des employeurs sans scrupules, ils travaillaient des heures interminables pour des salaires misérables, priant chaque jour de ne pas être pris dans les filets d'une politique migratoire de plus en plus impitoyable. Tounka, confronté à cette réalité, voyait s'effondrer les rêves de liberté et de prospérité que Paris avait un jour promis.

Au restaurant, il croisa Bill et Mohamed, deux étudiants maliens en informatique, qui venaient régulièrement déjeuner. Leur conversation, vibrante d'enthousiasme et de projets futurs, fascinait Tounka. Il les écoutait parler de leurs études, de leurs rêves de programmation, et de l'avenir qu'ils espéraient construire. Cette passion pour l'informatique éveilla en lui des souvenirs d'espoirs perdus et une mélancolie profonde.

Il voyait en eux un reflet de ce qu'il aurait pu être s'il n'avait pas été contraint de quitter son pays.

La routine quotidienne de Tounka, bien que sécurisante, ne faisait qu'accentuer la tristesse qui se creusait en lui. L'argent qu'il gagnait, aussi dur qu'il fût, ne suffisait pas à combler le vide intérieur. Le rêve de Paris se transformait en une cage dorée, et la tentation de basculer dans des activités illégales pour améliorer sa situation financière devint une pensée récurrente. Il se perdait dans des réflexions sombres, imaginant une vie où il pourrait échapper à la précarité, même si cela signifiait franchir les limites de la légalité : vendre de la drogue comme les jeunes du quartier, par exemple.

Neuf mois après son arrivée à Paris, alors qu'il se débattait avec les démons de son quotidien, la situation prit une tournure dramatique. Ce matin-là, alors qu'il se dirigeait vers le restaurant, il fut arrêté par la police lors d'un contrôle de routine. Ses papiers étaient inexistantes, et la tension monta en flèche alors que les policiers l'interrogeaient. La peur et la confusion envahirent Tounka, et il comprit que ses espoirs d'intégration se brisaient sous le poids de la réalité.

La politique migratoire de la France s'était durcie ces dernières années, et les relations tendues entre le Mali et l'Élysée n'arrangeaient rien. Quelques jours plus tard, Tounka se retrouva à l'aéroport Charles de Gaulle.

Escorté par des policiers, il se dirigeait vers la zone d'embarquement pour Bamako. Les lumières de Paris, derrière lui, s'effaçaient comme un rêve éphémère. Le contraste entre la beauté de la ville et la dure réalité de son échec était saisissant.

Alors qu'il passait les contrôles de sécurité, Tounka jeta un dernier regard sur la ville qui ne lui avait jamais vraiment appartenu. Il se remémorait ses espoirs, ses luttes, et les éclats d'une vie qu'il avait tenté d'atteindre mais qui lui échappait. Ce fou d'Abdoulaye avait tort, Paris n'avait pas tenu ses promesses.

Retour à la case départ

Le vol de retour vers Bamako fut une épreuve silencieuse pour Tounka. Assis dans le siège exigu de l'avion, il était envahi par une mélancolie persistante, tourmenté par ses pensées. Il repensait à tout ce qu'il avait traversé : les espoirs brisés, la perte d'Oumar, et les rêves avortés. Chaque instant de cette odyssee se mêlait à une douleur constante, une amertume sourde qui ne le quittait pas.

À son arrivée, la chaleur étouffante de l'aéroport de Bamako l'accueillit comme une vieille connaissance. Les sons familiers, les cris des vendeurs ambulants, la circulation chaotique, et les nouvelles inquiétantes sur les attaques terroristes diffusées à la radio du taxi étaient des rappels cruels de la réalité qu'il avait laissée derrière lui. La pauvreté et la précarité, qui semblaient s'être estompées sous les lueurs de Paris, ressurgissaient avec une intensité déchirante.

Les premiers jours furent marqués par une introspection douloureuse. Tounka s'engagea dans des petits boulots éphémères dans la capitale, des tâches qui ne faisaient qu'ajouter à son sentiment de désespoir. Malgré ses efforts pour se réintégrer dans cette vie qu'il avait autrefois connue, il n'arrivait pas à retrouver le sourire. Le poids des regrets et des échecs lui semblait écrasant. Il se sentait comme un échec, incapable d'offrir un avenir meilleur à sa famille et trahissant ainsi la mémoire de son père.

Ses journées semblaient interminables, alourdies par la lourdeur de ses regrets.

Tounka ignorait encore que Maryam, de son côté, n'avait pas cessé de s'inquiéter pour lui. Lors d'un appel téléphonique habituel avec sa famille, son petit frère Bouba lui annonça : « Tu savais que Maryam n'était plus mariée ? » Tounka, surpris et désireux d'en savoir plus, demanda des précisions. Sa mère prit alors le téléphone et lui expliqua l'histoire avec empathie.

Maryam avait perdu son mari dans un accident de circulation moins d'un an après leur mariage, sans avoir eu d'enfant. Cette tragédie n'était pas de bon augure pour elle. Elle fut alors rejetée par sa belle-famille, qui la tenait pour responsable de ce malheur, et les hommes de la ville hésitaient à s'engager avec elle, craignant de subir le même destin que son défunt mari. Depuis, Maryam vivait chez sa famille et, de temps en temps, demandait des nouvelles de Tounka.

Lorsque Tounka retourna à Dourou pour la première fois depuis son départ, il se rapprocha naturellement de Maryam. Leur complicité restait intacte. Tounka ne perdit pas de temps et lui demanda sa main, espérant ainsi apporter un peu de bonheur à sa mère, qui se sentait elle aussi seule. Cependant, le mariage attendrait : Tounka devait retourner dans la capitale, désormais chargé de responsabilités plus lourdes. Un jour, alors qu'il arpentaient le grand marché de Bamako, une rencontre inattendue se produisit.

Tounka croisa Bill, l'un des étudiants maliens qu'il avait rencontrés à Paris. La surprise fut totale, mais ce fut aussi l'occasion de retrouver Mohamed. Les trois amis se retrouvèrent autour d'un thé dans un petit café animé. Ils échangèrent des histoires, discutèrent de leurs aventures et des péripéties qui les avaient menés là où ils se trouvaient maintenant. Les souvenirs de Paris, avec ses promesses et ses déceptions, se mêlèrent aux réalités de leur présent.

La nuit tomba sur Bamako, et Tounka se retrouva seul dans sa petite chambre louée. La pièce était modeste, mais elle offrait un semblant de confort dans ce retour à la réalité. Allongé sur son lit, les yeux fixés au plafond, il se remémorait ses années passées en France, son désir de changer le monde, et surtout sa passion pour le développement informatique. Une idée germa dans son esprit, claire comme de l'eau de roche : il pourrait créer une application qui transformerait la vie des éleveurs maliens, un secteur crucial du pays souvent négligé par les innovations technologiques.

Le lendemain, Tounka se leva avec une énergie renouvelée. Il se lança dans la préparation de son projet avec une passion ardente, déterminé à transformer ses idées en réalité. La route serait longue et semée d'obstacles, mais pour la première fois depuis son retour, il se sentait prêt à affronter les défis. Il lui restait plus qu'à convaincre Bill et Mohamed qui étaient eux en quête d'idées innovantes.

La rédemption Tounka

Tounka avait réussi à convaincre ses deux amis développeurs, Bill et Mohamed, qui attendaient désespérément une idée révolutionnaire. Les mois passèrent, rythmés par des nuits blanches et des défis techniques. Ensemble, ils travaillèrent sans relâche sur leur projet, *BovinConnect*.

L'idée était à la fois simple et révolutionnaire : une plateforme en ligne reliant directement les éleveurs de bovins aux acheteurs, avec une sécurité de paiement en ligne inégalée. Ce concept, s'il avait été disponible plus tôt, aurait pu sauver la vie du père de Tounka et préserver son bétail. Avec des fonctionnalités telles que des annonces détaillées pour le bétail, des transactions sécurisées, et une banque mobile intégrée, l'application se transforma en une solution innovante pour le secteur.

Le succès de *BovinConnect* fut fulgurant. Lors du concours national de la startup la plus prometteuse de l'année, Tounka partagea l'histoire poignante de la perte de son père et des défis personnels qu'il avait affrontés. Cette narration, associée à la pertinence de leur application, séduisit le jury et propulsa *BovinConnect* vers la victoire. En moins d'un an, l'application attira trois millions de dollars d'investissements, une somme qui donna un coup de fouet considérable à leur projet.

Le succès se manifesta rapidement : *BovinConnect* devint très populaire parmi les éleveurs maliens. L'application ne se contentait pas de faciliter les transactions ; elle offrait également des conseils vétérinaires et des options de financement, répondant ainsi à un besoin crucial. Les éleveurs, qui avaient longtemps souffert de précarité et d'insécurité dans la vente de leur bétail, trouvèrent enfin une solution fiable et sécurisée grâce à *BovinConnect*.

Tout allait bien, Tounka s'était marié avec Maryam et vivait un amour fou et inespéré. Deux ans après leur première victoire au concours, les trois amis avaient transformé leur rêve en réalité, devenant millionnaires. *BovinConnect* avait fait un chemin impressionnant, améliorant de manière significative la sécurité et les opportunités offertes aux éleveurs. Pour Tounka, ce succès était bien plus qu'une simple réussite financière. Il représentait la rédemption et l'accomplissement de ses aspirations profondes, tout en rendant hommage à son père.

Un jour, alors que Tounka se retrouvait de nouveau sur le marché de Bamako, il ressentit une immense fierté. Cette fois, il se tenait là avec une confiance renouvelée. Il comprit que les vraies réussites ne se mesurent pas uniquement en termes financiers, mais dans la capacité à transformer les épreuves en opportunités. *BovinConnect* n'était pas simplement une application ; elle était le reflet d'une vision audacieuse et d'une résilience face aux adversités.

Alors que le soleil se couchait sur Bamako, Tounka se remémora le chemin parcouru. Chaque épreuve, chaque nuit blanche avait contribué à leur succès. Il se rendit compte que leur aventure était loin d'être terminée. Il a le devoir et les moyens désormais d'empêcher les jeunes maliens d'aller à l'aventure incertaine.

Le triomphe des résilients

Tounka, au volant de sa voiture flambant neuve, traversait une grande avenue de Bamako sous une pluie battante. À l'arrière, sa femme Maryam, soupirant et en sueur, était accompagnée de sa mère Ma et d'un voisin. La voiture arriva enfin à l'hôpital du centre-ville. Les infirmières se précipitèrent pour prendre en charge Maryam, visiblement à bout. Elle était enceinte depuis plusieurs mois, et la naissance était imminente. Ma, les yeux pétillants de joie, se voyait déjà grand-mère après tout ce qu'elle avait traversé depuis Dourou.

Quelques heures plus tard, à quatre heures du matin, une infirmière s'approcha de Tounka, visiblement préoccupé, et lui annonça : « Monsieur, votre enfant est un petit garçon, il va bien, la mère également. Vous pouvez me suivre. » Des cris de délivrance retentirent dans les couloirs de l'hôpital. Tounka, soulagé, alla rejoindre sa petite famille.

C'est avec son enfant dans les bras, celui qui portait déjà le prénom de son père que Tounka prit la décision de créer une Organisation Non Gouvernementale. Il la nommerait "*Sauver les autres*", en référence à sa propre rédemption et à son devoir de venir en aide aux jeunes de son âge.

L'histoire de Tounka et Maryam était en effet fascinante. Proches dès le début, ils avaient été séparés

par des circonstances difficiles, chacun vivant son propre enfer.

Mais leur mariage avait été le point de départ d'une nouvelle vie. Comme si tout était écrit, Maryam était tombée enceinte peu après, confirmant leur destin commun. Elle n'était plus la femme de mauvais augure que l'on accusait de porter malheur, et lui n'était plus ce jeune homme enchaînant les mésaventures.

Tounka avait pris soin d'envoyer son frère et sa sœur dans de grandes écoles de la capitale. La situation sécuritaire du pays s'était considérablement améliorée grâce à l'impact de *BovinConnect*. Désormais, les terroristes, privés de leur principale source de revenus, le vol de bétail, qui servait de monnaie d'échange pour la nourriture, le carburant et les armes, étaient sérieusement affaiblis.

Alors qu'il réfléchissait, Tounka se demanda si tout cela était le résultat d'une intervention divine ou simplement de sa propre résilience. Il se résolut à croire que c'était un peu des deux.

Il lui restait désormais à lancer l'ONG "*Sauver les autres*", convaincu que la clé pour vaincre le terrorisme résidait dans le développement économique et social. Mettre fin à la précarité était essentiel, car beaucoup de jeunes comme Abdoulaye s'étaient laissés séduire par les forces du mal en raison de l'absence d'alternatives.

L'escalator de l'enfer

Tounka savait que sa mission ne s'arrêtait pas avec la naissance de son fils. Le monde dans lequel cet enfant allait grandir devait être différent, plus juste, plus sûr. Animé par cette vision, il se lança corps et âme dans la création de son ONG, "*Sauver les autres*". Cette organisation allait devenir son arme contre le fléau de l'immigration clandestine, un phénomène qu'il connaissait trop bien, lui qui avait frôlé la mort pour atteindre une terre d'espoir.

En moins de trois ans, "*Sauver les autres*" se transforma en un réseau d'espoir pour des milliers de jeunes. Au Mali, l'ONG réussit à réduire de moitié le taux d'immigration clandestine. Grâce à des programmes de formation, de soutien à l'entrepreneuriat et à la création d'emplois locaux, elle offrait une alternative viable aux jeunes tentés par l'exil. Des anciens immigrés comme Tounka donnaient des conférences, non plus pour vendre un rêve comme Abdoulaye, mais pour conter leur histoire et montrer que nulle part n'est mieux que chez soi.

Les résultats furent spectaculaires : des vies sauvées, des familles réunies, des communautés renforcées. Ce modèle devint un exemple à suivre, et bientôt, d'autres pays de la région commencèrent à s'intéresser à cette initiative.

Tounka n'était pas du genre à se reposer sur ses lauriers. Fort de ce premier succès, il décida d'étendre les activités de "*Sauver les autres*" au-delà des frontières du Mali. Le Burkina Faso, le Niger, la Côte d'Ivoire, la Guinée et le Sénégal accueillirent à leur tour cette ONG. Les jeunes de ces pays, confrontés aux mêmes difficultés, trouvèrent dans l'organisation une lueur d'espoir. Les formations proposées les outillaient pour devenir autonomes, les aidant à construire un avenir là où ils étaient nés, au lieu de risquer leur vie sur les routes de l'exil.

Parallèlement, *BovinConnect* continuait son expansion. L'entreprise, qui avait joué un rôle crucial dans la stabilisation des zones rurales maliennes, s'étendit aussi à ces nouveaux pays. Avec une plus grande sécurité pour les éleveurs et une meilleure gestion des ressources, les économies locales commencèrent à prospérer. Les jeunes n'avaient plus besoin de chercher un avenir incertain ailleurs : ils pouvaient désormais le bâtir chez eux.

Mais Tounka savait que tout n'était pas résolu. Chaque succès était accompagné de nouveaux défis. La question de l'immigration clandestine restait un sujet épineux, souvent ignoré ou mal géré par les gouvernements. Les causes profondes de ce phénomène — la pauvreté, l'instabilité politique, les conflits armés — étaient loin d'être éradiquées. Il fallait plus que des ONG pour résoudre ces problèmes : il fallait une volonté politique,

une coopération régionale, et une prise de conscience globale.

Tounka se retrouvait souvent à réfléchir, le regard perdu vers l'horizon. Il pensait aux jeunes qu'il avait rencontrés, à leurs histoires, à leurs rêves brisés. Il savait que beaucoup d'entre eux n'avaient jamais voulu quitter leur pays, mais que la vie les avait poussés vers l'exil, les forçant à prendre des risques inimaginables. Ils n'étaient pas des aventuriers téméraires, mais des âmes désespérées, cherchant une issue à une situation intenable.

Il pensait aussi aux gouvernements, souvent insouciants, qui voyaient l'immigration clandestine comme un problème lointain, sans comprendre que la solution résidait dans leurs propres politiques. Pourquoi ne pas s'attaquer à la racine du mal, plutôt que de simplement réagir aux conséquences ? Ce genre de questions hantait Tounka, espérant qu'un jour, les décideurs prendraient conscience de l'urgence d'agir.

En Europe, où beaucoup rêvaient encore d'aller, les migrants étaient souvent réduits à de simples statistiques : « Combien sont entrés cette année ? Combien ont trouvé du travail ? Combien devons-nous expulser ? Lequel d'entre nous doit sauver ceux-là de leur embarcation chavirée sur la Méditerranée ? » On se préoccupait de chiffres sans penser que derrière chaque nombre se cachait une vie, une histoire, un être humain avec des rêves, des peurs et des espoirs.

Alors qu'il contemplait tout ce qu'il avait accompli, Tounka savait qu'il avait réussi à changer des vies, à faire reculer un peu cet "*escalator de l'enfer*" que tant de jeunes empruntaient. Mais il était aussi conscient que son combat n'était pas terminé. Les défis restaient nombreux, les obstacles souvent infranchissables. Pourtant, il était convaincu d'une chose : il ne fallait jamais abandonner. Chaque petit pas comptait, chaque vie sauvée était une victoire.

L'immigration clandestine n'était pas une fatalité. Avec de la volonté, de l'ingéniosité et du cœur, il était possible de créer des alternatives, de montrer qu'un autre chemin était possible. Tounka avait tracé la voie, mais il restait tant à faire.

Et alors qu'il se tournait vers l'avenir, il se demandait : combien d'autres jeunes seraient encore contraints de monter sur cet *escalator de l'enfer* avant que le monde ne se réveille enfin ?

L'ESCALATOR DE L'ENFER

L'ODYSSÉE D'UN MIGRANT REPENTI

*Mes sincères remerciements à Monsieur
Adnane Benchakroun pour son soutien.*

Mamadou Bilaly Coulibaly, corrigé par l'IA !

2024

Mamadou Bilaly Coulibaly,
journaliste et étudiant
malien, passionné de paix,
de justice et de démocratie.



À travers ce livre, je
souhaite mettre en lumière
les réalités souvent cruelles
et invisibles de
l'immigration clandestine.

N'ayant personnellement vécu aucune de ces situations, je
ne saurais les décrire mieux que les acteurs eux-mêmes.

Néanmoins, ma contribution par cette histoire fictive est
de sensibiliser les lecteurs aux défis et aux sacrifices
auxquels sont confrontés les migrants, tout en proposant
une réflexion profonde sur les causes sous-jacentes de ce
phénomène. Par mon écriture, j'aspire à éveiller les
consciences, à stimuler des changements politiques, et à
offrir un message d'espoir et de résilience.



cmamadoubilaly@gmail.com

2024